

LE DIMANCHE DES RAMEAUX

Il arrive qu'une réussite exceptionnelle en art, et surtout en art collectif, en architecture sacrée, en drame folklorique et en liturgie, doive une grande part de sa perfection au hasard. Comme la nature elle-même, lorsqu'elle nous présente ses eaux, ses forêts, ses ciels, étrangement marqués des cultures et des constructions de l'homme, pour susciter mille tableaux d'une émouvante poésie, ainsi la tradition globale de nos rites constitue un donné dont il faut goûter la précieuse beauté avant de le disséquer par l'analyse historique. L'âme collective chrétienne, à travers tous les temps de l'Eglise, s'exprime par le drame liturgique qui est action pour Dieu et action pour l'homme, mais la Providence a voulu, pour la gloire de l'un et le bonheur de l'autre, que cette action réalise la perfection suprême de l'art sacré.

Ce n'est donc pas ressasser un lieu commun romantique que de souligner tout d'abord le fait que notre liturgie romaine du dimanche des Rameaux est un chef-d'œuvre incomparable. Il convient d'ajouter aussitôt que ses deux grandes composantes, la procession et la messe, se sont unifiées quasi fortuitement, comme telle nef romane et tel chœur gothique, par exemple, en telle cathédrale.

*
**

Grâce à une chance extraordinaire, un texte datable des alentours de l'an 400 nous renseigne sur la procession des Rameaux à Jérusalem. Dans cette ville de pèlerinage, il y avait d'ailleurs procession tous les dimanches pour se rendre à l'église principale en vue des lectures et des prédications, puis pour passer à celle de la Résurrection où avait

lieu l'Eucharistie. En carême, le mercredi et le vendredi, longues processions d'une église à l'autre. Comment n'aurait-on pas célébré par l'imitation les marches du Seigneur en ces lieux mêmes, selon l'ordre dont témoignent les Evangiles ? Le samedi, veille des Rameaux, on allait donc à Béthanie pour y célébrer l'office, en calculant qu'on était au sixième jour avant la Pâque. Et le lendemain dimanche, après les offices du matin qui ont lieu comme d'habitude, on se réunit, à la septième heure, dans l'église du mont des Oliviers, d'où l'on monte, deux heures après, à l'Ascension. Deux heures plus tard encore, on y lit le passage évangélique de l'entrée du Seigneur à Jérusalem. Puis l'évêque redescend avec le peuple au chant des hymnes auquel on répond sans cesse : « *Benedictus qui venit...* » Tous les enfants du pays portent des rameaux de palmier ou d'olivier en escortant l'évêque qui représente le Seigneur. Tels sont les renseignements donnés par la pèlerine occidentale Egeria, qui ajoute qu'on fait ce long chemin très lentement, tout le monde à pied, et qu'on n'arrive ainsi que le soir à l'église de la Résurrection.

Jérusalem célébrait donc, dès le IV^e siècle, l'entrée solennelle en ses murs du Seigneur acclamé comme Messie par les enfants des Hébreux : événement capital aux yeux de chrétiens alors toujours préoccupés de rattacher à l'Ancien Testament les mystères du Nouveau. Cette acclamation du Messie commençait dignement la *septimana paschale quam hic appellunt septimana major*, comme dit Egeria dont le texte témoigne bien du fait qu'il s'agissait ici d'une coutume spécifiquement hiérosolymitaine¹.

*
* *

Que se passait-il ailleurs à cette époque ? Probablement rien de tel. La célébration du *triduum sacrum* de la Pâque, comportant Passion et Résurrection à la fois, qui avait été dès l'origine la première et la seule fête chrétienne, celle de la Rédemption accomplie, se poursuivait dans toutes les Eglises, précédée d'une préparation qui n'était pas néces-

1. ETHÉRIE, *Journal de voyage*, Collection « Sources chrétiennes », Paris, 1948, pp. 199 et 217-223.

sairement uniforme. A Rome, du temps d'Hippolyte, il y avait deux jours de jeûne pascal : le vendredi et le samedi, et c'est la seule particularité qu'il notât. Mais le baptême solennel s'était fixé de bonne heure à la nuit de Pâques. Il entraînait, pour les catéchumènes, une préparation progressive et immédiate à laquelle s'associaient les fidèles, heureux de revivre avec eux les circonstances de leur propre régénération. Il ne faut pas opposer l'aspect baptismal et l'aspect pascal de la préparation à la fête : ces deux aspects n'en font strictement qu'un à l'origine.

Le résultat des savantes recherches de M. Chavasse sur la structure du carême, consigné ici-même en 1952², aboutit à distinguer, dans la liturgie de Rome, un très ancien jeûne de trois semaines, caractérisé par la lecture quasi suivie de l'Évangile de saint Jean depuis l'épisode de la Samaritaine jusqu'à celui de la résurrection de Lazare. Ce jeûne, avec ses lectures fixées³, daterait de l'époque même de la *Depositio martyrum*, c'est-à-dire du début du IV^e siècle, et se serait imposé seul jusqu'à l'apparition du carême proprement dit, attesté pour Rome dès 384. Mais lorsque ces trois semaines de préparation au baptême pascal furent instituées, il semble bien qu'elles se heurtèrent, non seulement au triduum pascal, évidemment bien antérieur, mais même à une semaine pascale⁴ déjà constituée, avec ses lectures du dimanche, du mercredi et du vendredi. Si cette conclusion était assurée (et elle est difficile à infirmer), la semaine sainte, avec la lecture des Passions, serait apparue à Rome entre l'époque d'Hippolyte (premier tiers du III^e siècle) et celle de la *Depositio martyrum* (premier tiers du IV^e siècle). Il s'agit, en tous cas, d'une semaine réduite aux jours primitifs de synaxe, à savoir dimanche (synaxe liturgique), mercredi et vendredi (synaxes aliturgiques). On aurait donc lu la Passion selon saint Matthieu le dimanche des Rameaux, à Rome, dès le III^e siècle, les Passions de saint Luc et de saint Jean le mercredi saint et le vendredi

2. A. CHAVASSE, *La structure du Carême et les lectures des messes quadragésimales*, dans *La Maison-Dieu*, 31, pp. 76-119.

3. Fixées en ce temps-là, mais non jusqu'à présent, car il y eut depuis lors des modifications importantes.

4. Nous entendons « semaine pascale » au sens le plus antique de « semaine sainte » et non au sens d'octave de Pâques.

saint ⁵, jours qui gardèrent longtemps (et, pour le vendredi, jour qui garde encore), à la synaxe, une liturgie d'intercession (les oraisons solennelles) dont la forme paraît bien caractéristique du III^e siècle. Il est vraisemblable que les lectures non évangéliques (de l'épître aux Philippiens pour le dimanche, d'Isaïe pour le mercredi, d'Osée et de l'Exode pour le vendredi) avaient été fixées en même temps que les évangiles. Si même on contestait les indices remarquables qui ont permis à M. Chavasse de remonter aussi haut, du moins devrait-on convenir qu'à l'époque de saint Léon (440-461) l'épître et l'évangile de notre dimanche des Rameaux ⁶ étaient les mêmes que nous lisons encore aujourd'hui. Les sermons de saint Léon nous le montrent prêchant habituellement deux fois chaque année sur la Passion. Il commence le dimanche et continue le mercredi au point où il s'est interrompu, en précisant qu'il donne ainsi la suite promise. Les textes prouvent bien qu'on a lu la Passion le dimanche, s'ils n'indiquent pas qu'on la relit le mercredi. Par contre, il semble qu'on l'ait relue le vendredi, puisque certain sermon, qui paraît commencé le vendredi saint, remet sa suite au lendemain samedi. En tous cas, le sermon 72 cite intégralement le texte des Philippiens de notre épître et, si l'on peut penser que les lectures des autres jours comportaient peut-être encore du flottement, on peut bien dire qu'à l'époque où Egeria de Galice suivait à Jérusalem la procession des Rameaux, les Romains, en ce même dimanche, se réunissaient au Latran pour entendre lire et l'épître de saint Paul aux Philippiens et la Passion selon saint Matthieu.

Dans ses *Dialogues avec M. Pouget*, Jean Guittou exprime d'une manière admirable, pour les quatre *constats*, comme il dit, le caractère étonnamment concret, direct, historique, des récits de la Passion, *si complexes et si impassibles*. Saint Léon semble vouloir exprimer à peu

5. La lecture de saint Marc le mardi saint est assez récente.

6. Attestés par les plus anciens livres romains, à savoir par l'évangélique de Würzburg : « Ebd. VI die dom. legatur passio dni sec. Mat. K. 274 » — et par le *Comes* encore plus ancien : « Dominica indulgentia ad lateranis lec. epi. be. Pauli apo. ad philipenses. Hoc enim sentite usq. quia Xps ihs est in gloria Dei patris » (MORIN, *Revue bénéd.*, 1911, p. 304, et 1910, pp. 53-54).

près la même idée. « Je pense, dit-il, que l'histoire sacrée de la Passion du Seigneur parcourue, comme c'est l'habitude, dans la narration évangélique, a pénétré tous vos cœurs et que, pour chacun des auditeurs, cette lecture est comme une vision⁷. » Et ailleurs : l'évangile était « si simple et si clair » qu'après avoir entendu « ce qu'on a lu, c'est comme avoir vu les événements ». Songeons qu'à Jérusalem, au temps du voyage d'Egeria, on lisait tous les dimanches, mais aux vigiles, un fragment de la Passion avec le récit de la Résurrection. « Dès que commence cette lecture, dit-elle, ce sont de tels cris et gémissements de la part de tous les assistants, et de tels pleurs, que l'homme le plus insensible est touché aux larmes que le Seigneur ait tant souffert pour nous. » Les chrétiens de ce temps-là aimaient les textes, et nous croyons très probable qu'à Rome on lisait non seulement Matthieu le dimanche, mais Luc et Jean le mercredi et le vendredi.

Cependant, pour l'Afrique, à la même époque, saint Augustin atteste (Sermon 232) qu'on lisait seulement saint Matthieu, et en un seul jour, tandis que la Résurrection, à partir du dimanche de Pâques, se lisait selon les quatre évangélistes. « J'aurais voulu, dit-il, que chaque année on lise aussi la Passion selon tous les évangélistes. On l'a fait; les gens n'ayant pas entendu ce qu'ils avaient l'habitude d'entendre en ont été troublés. Celui qui aime la sainte Ecriture et qui ne veut pas rester ignorant sait tout et recherche tout avec soin. Mais à chacun Dieu a départi sa mesure de foi... » Peut-être saint Augustin, qui faisait lire la Passion selon saint Matthieu, le vendredi saint, à Hipponne, suivant une coutume déjà bien établie, avait-il tenté une extension des lectures au cours de la semaine à l'instar de Rome. Peut-être aussi pourrait-on soutenir qu'à l'époque du seul *triduum sacrum* on ne disposait que du vendredi saint pour lire la Passion ? Mais le dimanche avait toujours été jour de synaxe officielle, et il était bien naturel de l'utiliser, à huit jours de Pâques, pour méditer ce récit ! Il n'est donc pas utile de supposer, à l'origine, la lecture d'une *catena* ou combinaison des quatre textes, comme nous le verrons plus tard en Espagne. Plutôt il faut se souvenir

7. P. L., 54, 314.

que d'importantes cérémonies pré-baptismales ont pu entrer un peu en concurrence avec la vieille coutume romaine le dernier dimanche avant Pâques⁸. En tous cas, nous tenons ici un élément tout à fait essentiel et de l'antiquité la plus vénérable : des réformateurs qui diminueraient l'importance de la lecture de la Passion dans la célébration du *dimanche du Messie* seraient aux antipodes de la Tradition.

Nous avons fait allusion, cependant, à une concurrence : il s'agit de la *tradition du Symbole*, qui accompagnait le dernier scrutin (ou exorcisme) des catéchumènes. Il semble bien que, lors de l'institution à Rome des trois semaines de jeûne, cette cérémonie ait été fixée à notre dimanche des Rameaux (les scrutins ayant été avancés par la suite d'une semaine, puis placés à des fêtes). Elle consistait, comme on le sait, à dire en entier le Symbole de la foi (précédemment expliqué article par article) aux catéchumènes qui devaient le retenir par cœur pour le réciter, le *rendre* avant leur baptême (car on ne devait pas l'écrire).

A Milan, la *tradition* avait bien lieu en ce dernier dimanche du carême, dès l'époque de saint Ambroise, et sans doute en était-il de même en Afrique. Elle y était fixée en Espagne dès le temps de saint Isidore et attestée un peu plus tard en Gaule. Il serait surprenant que Rome seule en Occident ne l'ait pas eue ce jour-là. Mais cette réunion extra-liturgique ne modifiait en rien la messe, tout aussi antique, sinon davantage, et dont les chants et les oraisons furent définitivement fixés, comme partout, un peu postérieurement aux lectures.

*
* *

Cependant il ne reste aucune trace durant toute l'antiquité, à Rome même, ni d'une procession des Rameaux, ni d'une célébration de l'entrée du Seigneur à Jérusalem. Certes, l'imitation éloquente, dramatique, de cet épisode évangélique important⁹ dut s'étendre assez tôt hors de la Ville

8. Saint Augustin prêchait « *in traditione Symboli* », peut-être ce dernier dimanche.

9. Rapporté par les quatre témoins : Matth., 21, 1-12; Marc, 11, 1-10; Luc, 19, 29-38; Jean, 12, 12-15.

sainte, comme tant d'autres célébrations rituelles de fêtes diverses. L'influence de Jérusalem était considérable et s'exerçait par les pèlerins de Palestine à leur retour chez eux. Faut-il établir un rapprochement entre le voyage sensationnel d'Egeria au début du V^e siècle et le fait que nous trouvions dans sa patrie, en Espagne, les plus anciens témoignages, pour l'Occident, de la procession des Rameaux ? Ce n'est, dira-t-on, qu'au VII^e siècle, lorsque saint Isidore de Séville¹⁰ explique qu'« on célèbre le jour des Palmes parce que, ce jour-là, le Seigneur, allant à Jérusalem, s'est assis sur un âne... »¹¹, etc. Mais le *Liber ordinum* mozarabe, édité par Férotin, nous livre une tradition qui peut remonter jusqu'au V^e-VI^e siècle. Il marque incidemment que l'*effetatione* avait lieu au dimanche des Rameaux¹² (on y lisait la guérison du sourd-muet, d'après saint Marc). Mais il donne au complet l'« *ordo in ramos palmarum ad missam* ». On commence par aller à l'église « *unde palmae levantur* », puis, au chant des psaumes, à une autre église, où aura lieu la messe¹³. « Lorsque tout le peuple est réuni à l'endroit où l'on prend les palmes et les rameaux, ajoute la rubrique, l'évêque (ou le prêtre) entrant dans cette église, les palmes et les rameaux sont placés sur l'autel et il les bénit ainsi... » Suit le texte de cinq oraisons¹⁴ et d'une collecte. Alors il y a une bénédiction du peuple et, après une lacune (le feuillet déchiré se rapportait sûrement à la procession), les trois lectures de la

10. *De eccles. off.*, I, 28 (P. L., 83, 763).

11. Il ajoute que, ce même jour, « on donne le Symbole aux futurs baptisés à cause de la solennité proche du dimanche de Pâques... Le peuple appelle ce jour-là le jour du shampooing, parce qu'on lave la tête des enfants qui recevront l'onction, pour qu'ils ne s'y présentent pas avec une tête salie par l'observance du Carême ». Isidore ne dit pas par quelle cérémonie on célèbre l'entrée du Seigneur à Jérusalem, mais son ouvrage n'entre jamais dans les détails de la liturgie, et son témoignage doit être commenté par le *Liber ordinum*.

12. FÉROTIN, *Le « Liber ordinum » en usage dans l'Église wisigothique et mozarabe d'Espagne* (*Mon. Eccl. liturg.*, V), Paris, 1904, col. 73.

13. ... *Et psallendo ad aliam ubi et missa complebitur peraccendant...*

14. Ces cinq oraisons étaient des oraisons de rechange, au choix du célébrant, comme l'indique l'expression « *alia oratio* », et il en est probablement de même dans l'archétype qui a fourni la collection des cinq oraisons de bénédiction des rameaux actuellement au Missel romain (toutes différentes dans leur teneur de celles du *Liber ordinum* mozarabe).

messe, habituelles en Espagne, et le sermon de la *tradition du Symbole* (qui remplace la récitation du Symbole à la messe ce jour-là, est-il noté). Enfin la messe, selon les normes habituelles¹⁵. Le *Liber comicus* de Silos donne les lectures « *in ramos palmarum* », d'abord « *ad matutinum* », où elles ont un caractère baptismal (pour l'*Effeta*) : Isaïe (49, 22-26), 1 Petr. (1, 25-2, 10), et Marc (7, 31-37)¹⁶. Puis « *item legendum in ramos palmarum ad missam* ». On y lit l'Exode (en rapport avec la tradition du Symbole), la première épître de Jean (2, 9-17), enfin l'évangile du même rapportant l'onction de Béthanie. Ainsi, pas de lecture de la Passion en Espagne le dimanche : on la remet au jeudi et au vendredi¹⁷. Enfin le *Liber sacramentorum* de Tolède, qui nous donne la messe « *in ramos palmarum dicenda* », ne fait guère allusion qu'au Symbole dans les oraisons sacerdotales, sauf pourtant dans le « *post-priedie*¹⁸ » qui témoigne que ce dimanche est bien la fête des Rameaux.

*
* *

Trouverions-nous pour l'Orient, en dehors de Jérusalem, des précisions aussi caractéristiques et aussi anciennes concernant la procession des palmes et leur bénédiction ? D'après Baumstark¹⁹, cette solennité aurait eu beaucoup d'éclat en Syrie, en Mésopotamie, en Egypte. Constantinople cependant, comme Rome, dut longtemps être réticente à adopter les coutumes locales de la première capitale chrétienne. Peut-être ne le fit-elle qu'aux IX^e-X^e siècles, et encore a-t-elle ensuite abandonné la procession. Par contre,

15. FÉROTIN, *op. cit.*, col. 178.

16. Cette même péricope de la guérison du sourd-muet se lisait à Naples, le samedi saint cette fois, pour l'*Ephphetatio*.

17. MORIN, *Le « Liber comicus »* (*Anal. Mareds.*, I), Maredsous, 1893, pp. 134-138.

18. FÉROTIN, *Le « Liber mozarabicus sacramentorum »* (*Mon. Eccl. liturg.*, VI), Paris, 1913, col. 223-226. On sait que le canon espagnol n'était pas fixe, mais composé de pièces variables, le *post-sanctus* et le *post-priedie*, encadrant le récit de l'Institution.

19. *La solennité des Palmes dans l'ancienne et la nouvelle Rome*, dans *Irénikon*, 1936, pp. 3-24, surtout p. 17; en Égypte, on processionnait avec la croix dans toute la ville (*Oriens christ.*, n. s., IV, 1914, p. 40).

en Gaule comme en Espagne, bien avant la fin du premier millénaire, nous trouvons notre procession fortement établie. Amalaire, au IX^e siècle, fait une claire allusion au port des rameaux et au chant de l'*Hosanna*²⁰. Bien mieux, le *Missel de Bobbio*, copié à la fin du VII^e siècle, possède un texte de bénédiction des rameaux : « *Benedictio palmae et olivae super altario...* » où l'on demande que le peuple parvienne à la sainte résurrection et que les rameaux, portés à la louange du Christ, deviennent un remède contre les maladies et les pièges du démon dans les habitations²¹. Le lectionnaire de Luxeuil, de la même époque, nous indique pour ce dimanche : Jérémie, 31, 34; Hebr., 2, 3-34, et enfin Jean, 12, 1-24, péricope contenant à la fois l'onction de Béthanie et l'entrée à Jérusalem²² (on lit la Passion, comme en Espagne, le jeudi et le vendredi). Le *Missel gothique*, à peine plus tardif, donne une messe « *in symboli traditione* » qui rappelle la résurrection de Lazare et l'entrée à Jérusalem²³. La « *collectio sequitur* » en est belle, qui fait allusion au second avènement et aux palmes de la victoire, comme la première oraison du *Liber ordinum* mozarabe. L'idée est conservée dans une bénédiction gallicane tripartite d'un sacramentaire grégorien évolué : « ... *Concedatque vobis ut sicut ei cum ramis palmarum caeterarumve frondium praesentari studuistis, ita cum palma victoriae et fructu bonorum operum post obitum apparere valeatis*²⁴... » Ainsi, dès le VII^e siècle, la procession de Jérusalem avait été adoptée en Gaule comme en

20. *De eccles., off.*, I, 10; *P.^oL.*, 105, 1008.

21. *P. L.*, 72, 572. Cette idée du rameau comme sacramental a passé dans les oraisons de notre Missel actuel. On ne peut exclure qu'elle ait un rapport avec la dévotion païenne. En effet, « ... Délos célébrait au printemps la jolie fête athénienne dans l'Eiresionè, où des enfants processionnaient, tenant en main un rameau vert orné de fruits et de bandelettes, qu'on suspendait ensuite pour une année, à l'entrée des maisons. On y attachait de même des branches de laurier pour chasser loin de la demeure tous les mauvais démons, fléaux et maladies... » FESTUGIÈRE, *Le monde gréco-romain au temps de Notre-Seigneur*, II, *Le milieu spirituel*, pp. 36-37, n. 4.

22. *P. L.*, 72, 171.

23. *P. L.*, 72, 225-318.

24. ... *De même que vous avez voulu vous présenter à lui avec des branches de palmier et d'autres feuillages, ainsi qu'il vous accorde de pouvoir paraître, après votre mort, avec la palme de la victoire et le fruit des bonnes œuvres...* (*P. L.*, 78, 77).

Espagne, et la cérémonie rehaussée de magnifiques formules.

A l'ambrosien ancien, cependant, il y avait deux messes, l'une à Saint-Laurent²⁵, où on lisait Jean, 12, 12-13, et après laquelle on bénissait les rameaux. L'antiphonaire l'appelle : « *missa olivarum* ». La seconde messe, à la cathédrale, est seule restée dans le rite actuel, mais cette ordonnance est très proche de celle du missel romain, dans lequel la première cérémonie présente tous les caractères d'une messe qui s'achèverait au *Sanctus*. Un Sacramentaire de Ravenne (XI^e siècle) donne, pour la bénédiction des rameaux, une préface différente de la nôtre et se terminant par un « *per Quem haec semper bona creas...* ».

C'est dès le IX^e siècle, en tous cas, que Théodulphe, évêque d'Orléans, détrôné en 818 par Louis le Débonnaire et exilé à Angers, composait, dans cette ville, son poème exquis : *Gloria, laus et honor tibi sit...* dont le début, aussitôt adopté un peu partout pour la procession des Rameaux, subsiste en notre missel, et dont la suite énumère les nombreuses paroisses d'Angers d'où sortait la foule, portant les rameaux, pour se réunir enfin à la cathédrale Saint-Maurice où la messe était célébrée²⁶.

Faut-il attribuer à une influence gallicane la rubrique du gélasien : *Dominica in palmis*, qui précède la messe *De Passione Domini* (dont les deux premières oraisons se retrouvent au missel romain, l'une à la messe, l'autre au début de la synaxe), ou celle du grégorien : *Die Dominica in palmas ad st^{um} Johannem in Lateranis* », précédant les trois oraisons de la messe, celles du missel actuel ?

25. Sacramentaire de Bergame, p. 10. Chose curieuse, à Orléans, au XI^e siècle, on allait aussi à un Saint-Laurent, où il y avait deux messes et bénédiction des rameaux. La procession qui suivait trouvait la porte de la ville fermée. On y lisait l'Évangile et un chœur d'enfants, grimpé sur les créneaux, entonnait le *Gloria laus*. La cérémonie s'achevait à la cathédrale par la messe solennelle.

26. D'après la légende, Théodulphe aurait chanté pour la première fois son poème juché à la fenêtre de sa prison, obtenant ainsi sa grâce du souverain pieux et mélomane, en souvenir de quoi il serait encore entonné, à Orléans et à Angers, par un petit clerc grimpé au-dessus de la porte (de la ville ou de l'église). M. Philippeau me signale que cette coutume aurait existé au royaume de Naples, apportée sans doute par la dynastie angevine, et on la retrouve également en Allemagne. Il y avait, en certaines églises, pour cet usage, une galerie appelée la galerie du *Gloria laus*.

C'est vraisemblable. En tous cas, l'oraison de bénédiction des rameaux donnée par le *Vat. Ottobon 313* procède sûrement de cette influence, comme, à plus forte raison, la bénédiction du peuple déjà citée.

En résumé, entre le IX^e et le XI^e siècle, nous trouvons dans tout l'Occident une procession des Rameaux établie, développée à un tel point qu'on n'en finirait pas s'il fallait en dépouiller les multiples témoins, en analyser les textes variés, tandis qu'on tomberait dans le domaine du folklore en étudiant les coutumes diverses des diocèses, en collectionnant les détails des rites.

*
* *

Rome seule ignorait obstinément cet usage alors déjà ancien. Il ne lui parvint qu'à l'époque où sa propre décadence liturgique la rendit perméable aux coutumes du Nord. Baumstark, à ce sujet, rappelle l'influence des Othons ou d'un saint Henri sur le Siège apostolique²⁷. C'est le moment où le pontifical romano-germanique, compulsé à Mayence au X^e siècle, revient à Rome, y est adopté par les papes avec les coutumes septentrionales qu'il avait assimilées. En fait, cependant, et comme à Constantinople, ce furent les moines qui, semble-t-il, introduisirent le rite mystique des Rameaux dans la capitale. Au début du XII^e siècle, les chanoines de Saint-Frigdien de Lucques avaient été chargés de desservir la basilique du Latran. Leur « humble prieur » Bernhard, le futur cardinal d'Eugène III, nous fournit pour Rome, dans son *Ordo*²⁸, quelques renseignements sur une cérémonie qui paraît toute privée, ayant lieu, pour les religieux qu'il présidait alors, entre l'église Sainte-Rufine et l'église Saint-Venant, annexes du Latran. Il nous donne les chants (*Collegerunt...*, etc., comme dans notre missel, auxquels ils ajoutaient un *Christus factus est*), les lectures de l'Exode et de saint Matthieu; puis les bénédictions sont signalées « selon l'ordre du sacramentaire ». On chante, comme aujourd'hui, *Pueri Hebraeorum*, pendant la

27. BAUMSTARK, *art. cit.*

28. LUDWIG FISCHER, *Bernhardi Ordo officiorum ecclesiae lateranensis*, München, 1916. La rédaction est d'avant 1145.

distribution, et *Ingrediente Domino* en arrivant à Saint-Venant, pour la messe. Ce n'est pas loin! et les chants sont abrégés : « *Nous ne disons pas le Gloria laus et honor car il faut que nous terminions la messe avant que le seigneur pape ne vienne. Ce jour-là, comme dans les autres stations, il célèbre la messe dans l'église majeure [du Latran]... S'il y a un évêque, on chantera le Gloria laus, avec deux chantres dedans, les autres dehors* » (donc comme aujourd'hui) ²⁹. Bref, l'*Ordo* de Bernhard est sobre, simplifié, si proche de celui que nous conservons qu'on pourrait le considérer comme son origine. Mais nos chanoines réguliers agissent sans que le pape s'occupe de leur liturgie privée. Quand, au XII^e siècle, « le seigneur pape descend » du palais, c'est uniquement pour célébrer la vieille messe de la Passion que les Grégoire, les Léon, et, sans doute, des pontifes plus lointains encore avaient déjà célébrée dans la même basilique constantinienne.

Du point de vue officiel, c'est le Pontifical romain du XII^e siècle qui nous donne le premier une cérémonie des Rameaux ³⁰. Elle procède incontestablement de celle que décrit l'*Ordo romanus antiquus* d'Hittorp, au caractère germanique si prononcé. Le rédacteur du XII^e siècle fait bien voir que le fait n'a rien de local. *Cantata tertia*, dit-il, *proceditur in quibusdam terris extra civitatem...* » Puis

29. Bernhard ne donne pas les oraisons sacerdotales, se contentant de renvoyer à un sacramentaire que nous ignorons. Nous pourrions les suppléer, avec une certaine vraisemblance, en nous reportant au missel du Latran, publié par AZEVEDO (*Vetus missale romanum monasticum lateranense*, Rome, 1754, pp. 78-84), et qui provient de la même congrégation de Saint-Frigdien, encore que la date en soit plus tardive. Nous y trouverions les oraisons « *Deus quem diligere...* » et « *Deus qui miro dispensationis ordine...* », et surtout un *Vere dignum* tout différent du nôtre, faisant allusion à la résurrection de Lazare, à l'épisode des palmes, incluant une bénédiction des rameaux et un éloge de l'olive, terminé enfin simplement par un *Per Christum...* Cette conclusion simple du *Vere dignum* des Rameaux est presque générale à cette époque, nous semble-t-il, et ce point mériterait une étude spéciale qui éclairerait peut-être la question difficile de l'origine de cette « eucharistie ». Suivent seulement trois oraisons : « *Deus qui dispersa congregas...* », « *Petimus, Domine sancte...* » (avec quelques variantes), enfin la dernière, qui n'est pas au missel actuel.

30. M. ANDRIEU, *Le Pontifical romain du XII^e siècle*, pp. 210-214 (vol. I). Les parties communes avec l'*Ordo romanus antiquus* sont en petits caractères. Cf. HITTORP, *De divinis catholicae ecclesiae officiis*, Cologne, 1568.

il nous donne la première oraison de la synaxe actuelle, d'une très haute antiquité, puisqu'elle figure au vieux Gélisien : « *Deus quem diligere et amare justitia est...* » (et qui n'a rien à voir avec les Rameaux; elle connote uniquement la mort et la Résurrection du Seigneur), la lecture de l'Exode — les chants : *Collegerunt, Unus ex ipsis* — et l'Évangile. En tout cela il est conforme au texte d'Hittorp. Comme ce dernier, il marque une oraison *Exorciso te...* non conservée actuellement, puis il fait choix de « *Auge fidem...* », rejetant cinq oraisons du Pontifical germanique, et il passe aussitôt au *Vere dignum*, pour lequel il fournit le texte court en usage aujourd'hui, se terminant par un *Sanctus*, tandis que le texte germanique portait une préface interminable et dépourvue de *Sanctus*. Quelle qu'en soit l'origine (première messe, comme à l'ambrosien ancien, répandue dans l'Italie du Nord et ailleurs, puis réduite à sa partie non consécatoire ?), le *Sanctus* est heureux, c'est évident, puisqu'il contient l'*Hosanna* et le *Benedictus* du texte évangélique³². Les trois oraisons de bénédiction qui suivent : « *Deus qui dispersa...* », « *Deus qui per olivae ramum...* » et « *Benedic, quaesumus...* » sont déjà au germanique et nous ont été conservées. C'est le cas, aussi, après l'aspersion, du texte : « *Deus, qui Filium...* » Mais le germanique en présente encore d'autres, et le Pontifical du XII^e siècle donne nettement l'impression d'avoir fait un premier choix. *Pueri Hebraeorum...*, *Omnipotens sempiterna Deus...*, *Occurrerunt...* et *Turba multa...* Le germanique notait, en outre, *Ante sex dies...*, *Cum appropinquaret...* et *Cum audisset...* En tous cas, notre Pontifical du XII^e siècle remarque qu'arrivés aux portes de la ville, ou de l'église, les portes étant fermées, deux chantres à l'intérieur entonnent *Gloria laus*, etc., puis *Ingrediante Domino*. A quelques détails près, le texte de notre missel est donc acquis officiellement au XII^e siècle, excluant la station à la Croix (répandue partout en Allemagne)³³ et

32. Notons que Bernhard qui, probablement, n'avait pas de *Sanctus* à son *Vere dignum* de bénédiction des Rameaux, recommande à ses moines (lesquels, sans doute, dirigeaient le chœur à la messe papale de *Passione*) de chanter ce jour-là le *Sanctus* plus solennellement qu'à l'ordinaire et *par tous*.

33. Cf. HITTORP, *op. cit.* Cette station existait en Italie au XIII^e siècle.

même ce *Benedictus* et ce *Lauda Hierusalem* qui se chantaient là-bas pour finir et que conservent certains de nos diocèses français. Mais le Pontifical du XII^e siècle note qu'à Rome le pape donne les palmes aux cardinaux³⁴ « *sursum in palatio* ». Puis il descend, escorté de tous ceux qui ont reçu ces rameaux, et, lorsqu'il arrive à la porte qui réunit l'église au palais, il la trouve close. Deux de la schola entonnent à l'intérieur *Gloria laus...* Enfin, *Percantatis versibus aperiuntur portae*. On ne dit pas qu'on frappe la porte avec la croix et le texte du Pontifical germanique ne le dit pas non plus, encore que l'adoration de la Croix, si complexe, que comportait la procession en Allemagne et ailleurs, semblerait avoir dû provoquer ce rite³⁵, puisque le Christ, processionnant et entrant à Jérusalem, y était représenté par la Croix.

Dans une édition incunable de 1514 (qui donne la cérémonie pour Passau en Bavière)³⁶, nous trouvons à peu près les mêmes textes que chez nos moines du Latran, mais la procession paraît très longue, et la croix, élevée et voilée, qui représente le Seigneur, est l'objet d'une station développée avec tapis étendus, palmes jetées, prosternation devant la croix alors dénudée, chant du *Vexilla Regis*³⁷. Et certes de tels développements, bien médiévaux, n'allaient pas sans abus. C'en était un évident que de représenter le Seigneur au naturel sur un âne vivant, voire sur un âne de bois, comme en certains lieux d'Allemagne!

cle. Voir, par exemple, l'*Ordo* du bréviaire de Città di Cascello, édité par S. J. P. VAN DIJK en appendice à son article *The lateran Missal*, dans *Sacris Erudiri*, VI, 1, 1954, pp. 176-177.

34. Aujourd'hui encore, à Rome, la distribution des palmes par le Saint-Père, la confection de celle de grand luxe qui lui est offerte à lui-même sont les circonstances qui frappent le plus l'esprit populaire. Ne semble-t-il pas qu'à Byzance le livre des cérémonies signale le premier les palmes, comme distribuées aux dignitaires, la veille samedi, par l'empereur ?

35. Les Syriens, dans leur office des dix Vierges, frappent, eux aussi, à une porte fermée, mais il s'agit de celle que le Seigneur refuse d'ouvrir. Y aurait-il tout de même un rapport entre ces deux gestes ? Et avec celui de l'ouverture de la Porte sainte, lors des jubilés ?

36. *Agenda patavensia*, Vienne, 1514.

37. Le célébrant reste prosterné jusqu'à ce qu'un des prélats le frappe de sa palme en chantant *Scriptum est enim Percutiam pastorem*. Au *postquam resurrexero*, il se lève et chante la suite. Passion et Résurrection sont donc clairement évoquées à la procession même (par un rite d'ailleurs pas très heureux !).

mais le signifier non seulement par le célébrant et par la croix, mais par le livre des Evangiles, ou même par l'Eucharistie (comme en Normandie et en Angleterre, où l'on créa ainsi la plus ancienne procession du Saint-Sacrement), provenait d'une intuition juste.

D'ailleurs, il ne s'agissait pas seulement du triomphe terrestre du Messie, bien suggestif pourtant dans un tel climat de chrétienté. Ce n'était pas seulement non plus le drame psychologique des acclamations populaires précédant de si peu le drame de la Passion. Dans cet office (et c'est très sensible au Missel romain actuel), l'idée de la Passion et celle de la Résurrection, sans cesse mises en œuvre, réalisent de fait comme une Pâque anticipée : c'est Pâques fleuries. Egeria n'avait rien suggéré de pareil en son récit : était-ce, de sa part, faute de sens mystique ? Et si les textes les plus anciens, mozarabes ou gallicans, concernant les Rameaux, ne donnent pas à ce sujet une impression nette, ils expriment du moins un aspect eschatologique important³⁸. Saint Matthieu et saint Luc rapportent ce mot du Christ : « *Je vous le dis, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous ayez dit : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*³⁹. » Comment ne pas s'en souvenir en chantant *Benedictus... Hosanna...* « *De même qu'ils sont sortis au-devant de Toi avec des branches d'arbre, qu'ainsi nous méritions, lorsque Tu reviendras au second Avènement, de courir à Ta rencontre, tout joyeux, avec les palmes de la victoire, ô Sauveur du monde...* », disait le Missel gothique⁴⁰. Mais comment aussi cette note eschatologique, en un tel jour, n'aurait-elle pas été pascale ? Le chapitre 12 de saint Jean, qu'on lisait ce jour-là en Espagne, en Gaule, à Milan, commence par l'onction de Béthanie, à propos de laquelle le Seigneur parle déjà de sa sépulture, tandis que la foule est dépeinte comme bouleversée par la résurrection de Lazare. Comment l'église principale, où l'on arrivait en procession, n'aurait-elle pas représenté la Jérusalem céleste, où les voix angéliques préludaient à celles des enfants terrestres, jusqu'à ce que le Christ y soit

38. Voir ci-dessus, note 24.

39. Matth., 23, 39.

40. P. L., 72, 264.

entré le premier ? La proximité même de l'antique *Missa de Passione* romaine imposait à notre cérémonie occidentale une loi de contraste et de contamination à la fois qui en fait précisément un chef-d'œuvre de sens mystique. Peut-être le développement de cet aspect exigeait-il qu'on se débarrassât de la vieille « *traditio Symboli* ». A notre avis il y a donc eu progrès de la liturgie des Rameaux avec le développement du symbolisme médiéval.

*
**

Du point de vue musical aussi il y a eu progrès. Ne parlons pas de ce *Gloria laus* qui aurait bouleversé l'empereur au point de le contraindre à délivrer son prisonnier politique ! La légende, comme l'adoption rapide de l'hymne en tout l'empire, témoigne de l'exceptionnelle réussite du musicien, d'origine espagnole, ne l'oublions pas. Mais arrêtons-nous un instant sur le chant de la Passion, ce chant « *digne de la tragédie antique* », comme disait Wiseman. Dans sa perfection actuelle, il ne semble pas cependant remonter à l'antiquité : cette perfection dramatique paraît liée, en effet, à la distinction des acteurs. Or rien ne prouve qu'ils fussent distincts dans le haut moyen âge. Les signes se rapportant aux paroles du Christ et aux parties narratives dans les manuscrits du IX^e siècle, puis à celles des autres personnages dans ceux du X^e et du XI^e siècle, doivent être interprétés comme des signes musicaux pour l'usage du seul diacre ⁴¹. D'après Le Brun-Desmarettes ⁴², on conservait à Rouen, au XVIII^e siècle, l'usage de lire la Passion sur le ton des leçons, sauf les paroles du Christ lues sur le ton de l'évangile : serait-ce l'usage du IX^e siècle ?

⁴¹. S signifierait *Sursum* (et non *Synagoga*); T (devenu la croix) *Tarditas* et C, *Celeritas* (et non *Chronista*). Nous avons une note d'un moine de Saint-Gall, du XI^e siècle, sur le sens de ces lettres. Au XVI^e siècle, il n'y avait encore qu'un pupitre pour les trois diacres : est-ce le signe que leur multiplicité n'était pas ancienne ? Mais quelle endurance vocale que celle d'un diacre unique chantant d'un bout à l'autre la Passion selon saint Matthieu en observant toutes ces rubriques musicales ! Sur toute cette question, voir Karl Young, *Observations on the origin of the mediaeval passionplay*, 1910.

⁴². LE BRUN DESMARETTES, *Voyages liturgiques en France*, Paris, 1718.

Au XIII^e siècle, Durand de Mende remarquait que les paroles du Christ se lisaient sur le ton de l'évangile, et cela sur un ton plus doux (plus grave aussi et plus lent sans doute : *tarditatem*), tandis que les paroles des Juifs devaient être dures et criardes. A son époque, et même encore au XV^e siècle, la rubrique officielle est toujours : « *diaconus legat passionem* ⁴³ », mais on ne peut exclure qu'il ne se fît aider, quant aux effets de foule, par un chœur.

Le certain est qu'il serait difficile de trouver un auditeur, naïf ou savant, ayant le sens du beau et le sens du sacré, qui ne soit dans l'enthousiasme le plus vif de l'usage actuel, pourvu qu'il soit convenablement exécuté. Lorsque le célébrant est seul et qu'il juge devoir faire lire la Passion en langue vulgaire, ne devrait-on pas rappeler à qui en est chargé qu'une lecture sacrée ne s'improvise pas, qu'elle exige un effort de style vocal, ou du moins un peu de réflexion et d'art ? (L'art de dire étant d'ailleurs basé sur la loi de la clarté et de la simplicité.) Mais quelle bonne occasion aussi, pour les pasteurs, de faire distribuer des feuillets pouvant être conservés par les fidèles et portant pour eux tous, en leur langue, ce texte admirable que beaucoup ne lisent jamais !

En tous cas, si la longueur de la messe de *Passione* ne doit effrayer personne en un dimanche si exceptionnel (elle contient, certes, la meilleure des prédications pour préparer à la fête de Pâques!), nous croyons aussi que la procession des Rameaux peut et doit être revalorisée. Pour cela il est nécessaire qu'elle soit extérieure et suivie par tous. L'infériorité de l'office byzantin actuel, malgré toutes ses indéniables beautés, par rapport au romain, en ce jour du *Benedictus*, de l'*Euloghètos*, comme ils disent, vient de ce qu'on y chante des acclamations indéfiniment sans bouger, qu'on escorte spirituellement le Seigneur en tenant un rameau, mais en restant sur place, manière de faire contraire aux lois psychologiques. La fleur liturgique de l'Orient du IV^e siècle, c'est en Occident qu'elle repousse plus belle chaque année. N'allons pas agir comme les Byzantins ⁴⁴, ne laissons pas tomber en désuétude notre pro-

43. A vrai dire, cela ne prouve rien, puisque le Missel actuel ne parle pas non plus de plusieurs diacres.

44. Les Melkites, heureusement, ont conservé la procession.

cession! Si vraiment le long office des Grecs est « triomphal, sans les tristesses de la Passion comme à Rome », ainsi que le dit Mercenier⁴⁵, on préférera toujours un triomphe ambulant à un triomphe statique. Il est même utile que la marche s'effectue sur un trajet suffisant, et qu'on bénisse les palmes⁴⁶ ailleurs qu'à l'église principale, dès lors qu'on dispose de deux églises. Ce sont les processions trop courtes ou intérieures aux salles de culte qui apparaissent dépourvues de sens expressif et qui déplaisent justement à nos contemporains. Mais un sérieux effort pastoral pour rendre son intérêt à un ensemble aussi admirable serait plus fécond que tant d'autres dépensés pour trouver du nouveau.

*
* *

En terminant, cependant, nous devons corriger notre exorde : l'union magnifique des deux aspects, le triomphe et la Passion, en notre liturgie romaine des Rameaux, n'est pas due à un pur hasard. Ceux qui l'ont constituée peu à peu et ceux qui l'ont fixée ont senti qu'elle exprimait parfaitement l'identité, fondamentale et mystérieuse, dans le christianisme, de la Mort et de la Gloire.

NOËLE MAURICE-DENIS BOULET.

45. F. MERCENIER, *La prière des Églises de rite byzantin*, t. II, Amay, 1939.

46. Cette distinction des lieux est beaucoup plus expressive qu'un aller et retour. Par ailleurs, on pourrait, dans une éventuelle réforme, diminuer le nombre des oraisons de bénédiction, primitivement au choix du célébrant, ou le laisser du moins *ad libitum*.